

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.

Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 11.

JEUDI, 16 MARS 1882

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

LES PENSÉES D'UNE REINE

Nous ne savons guère de lecture plus fastidieuse que celle de ces recueils de pensées faits à l'imitation des sentences de Pascal ou de Larochehoucault. En général, ce genre de littérature sent le pédantisme, l'affectation et le marivaudage. Nous nous défions toujours de ces enfilades de pensées qui le plus souvent n'évoquent aucun souvenir, n'amènent aucune réflexion.

Piqué par la curiosité du titre : *Pensées d'une Reine*, nous avons parcouru les pages qui les portaient, pour voir quelles idées pouvaient bien remplir l'esprit d'une souveraine de nos jours. C'était une jeune qui tenait la plume : la reine Elizabeth de Roumanie, née princesse de Wied. Nous avons été agréablement surpris, car ce ne sont pas des banalités ordinaires, et nous voulons faire partager à nos lecteurs le charme que nous avons pris à cette lecture.

Ecrites en allemand, ces pensées ont été rendues en français par la reine elle-même, à la demande d'un écrivain français, M. Louis Ulbach. On constatera qu'elle aurait bien pu les écrire tout d'abord dans notre langue. Ces pensées sont empreintes d'un cachet de mélancolie qui nous ferait croire que la jeune reine connaît les tristesses de la vie. Hélas ! il ne serait pas exact de dire : Heureuse comme une reine. L'histoire est là pour nous montrer leur vie semée d'infortune et de cuisantes épreuves. Et pour ne parler que des souveraines de nos jours ! Qui ne s'est pas apitoyé sur le sort de la reine de France, Marie-Amélie, de l'impératrice Eugénie de la reine de Naples et de la veuve de Maximilien, l'infortunée Charlotte, qui a payé de la perte de sa raison la gloire d'avoir été un instant la reine du Mexique.

Avant de citer ces pensées, faisons connaître le royal écrivain par quelques détails biographiques empruntés à M. Ulbach. Elevée dans la petite principauté allemande de Wied, elle a reçu, sous la direction d'une mère intelligente, l'instruction la plus complète. Elle était la vivacité, la gaieté d'un intérieur que la maladie assombrissait. Le prince son père est mort de la poitrine ; le plus jeune de ses frères, qui aurait dû être son compagnon de jeux, languissait, avant de mourir, à côté d'elle. Elle apprit à soigner, à consoler avant d'avoir souffert par elle-même. La princesse de Wied avait fait construire une métairie où elle venait de confiner, d'élever, de guérir l'enfant malade. Les deux jeunes princes et leur sœur y passaient leur temps à travailler la terre, et la belle reine aurait pu être représentée à douze ans récoltant les pommes de terre, le maïs ou tirant le lait.

Cet appétit agreste dans une intelligence si raffinée, cette science du village dans une princesse qui sait toutes les langues, et qui a su d'abord les langues anciennes,

avant d'apprendre le français, à Paris, aux cours continués de l'abbé Gautier, n'est pas un des moindres traits de cette physionomie.

Son caractère a, dans sa franchise, gardé de cette saveur champêtre. L'enfant était mutine ; la femme a une volonté immuable.

Comme elle avait cinq ans, on voulut un jour la faire poser pour un portrait ; on épuisa toutes les raisons de la maintenir tranquille. Il fallut qu'on attendit son bon vouloir. Mais quand elle se résolut à l'immobilité, elle se raidit si fort, qu'au bout de cinq minutes elle tomba évanouie.

Dans ce temps-là, et depuis, elle rêvait de devenir maîtresse d'école. Je lui ai entendu répéter, dit M. Ulbach, qu'elle avait la vocation d'instruire. En effet, elle enseigne sur le trône, par l'exemple.

La princesse de Wied a épousé le roi Charles de Roumanie. Celui-ci, respectant les goûts de sa femme, a fait bâtir, en arrière de Sinaia et plus haut que toutes les hôtelleries, en pleine forêt, un très beau château, aux allures romantiques. Déjà il a installé, tout près de là, un rendez-vous de chasse élégant, où la reine s'est arrangée une mansarde artistique, avec tout ce qu'il faut pour peindre des miniatures, pour penser et pour écrire. Un petit ours apprivoisé, mais prudemment attaché, gambade devant ce chalet de la méditation. Un ruissellet, qui se donne des airs importants en hiver, sert d'abreuvoir à cet ourson courtisan, et rappelle peut-être parfois à la reine que, quand elle était jeune elle, courant, les cheveux au vent, dans la forêt qui domine le château paternel, sa mère l'appelait : "son torrent de montagne." C'est de ce chalet que devraient être datées bon nombre de pensées qui vont suivre et que se sont envolés quelques-uns des poèmes, édités en allemand, sous le pseudonyme, aujourd'hui trahi, de *Carmen Sylva*.

Notre auteur est un peu connue avec ses goûts et son caractère. Voyons d'abord ce qu'elle pense des femmes ; il va sans dire qu'elle est généreuse pour son sexe. C'est son droit. Du reste, si elle attend que le sexe laid en fasse l'éloge, elle attendra trop longtemps. On dit que la reine de Roumanie aime la solitude, et déteste le bruit du monde et ses plaisirs décevants. Elle n'aime pas plus que de raison les femmes qui y prennent part, si nous en croyons cette pensée :

La femme du monde reste difficilement la femme de son mari. Cette reine cache un moraliste. Bourdaloue n'aurait pas mieux dit. Voici la suite de ses pensées sur la femme :

Les femmes combattent surtout dans leurs enfants les défauts de leur mari et ceux de sa famille. Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.

Les hommes étudient la femme comme ils étudient le baromètre ; mais ils ne comprennent jamais que le lendemain. Si vous doutez de la vérité d'un sentiment, adressez-vous à une femme éclairée ; elle les connaît tous.

C'est lorsqu'elle mêle une pointe d'ironie à sa pensée qu'elle nous paraît surtout écrire comme un écrivain de race. Voyez ces deux pensées :

Souvent la vertu de la femme doit être bien grande, puisqu'elle doit suffire pour deux.

C'est par égoïsme que les hommes ont fait des lois plus sévères pour la femme, sans se douter que par là ils l'élevaient au-dessus d'eux.

De nos jours surtout, les reines règnent mais ne gouvernent pas. La reine de Roumanie n'échappe pas à la loi commune. Cette exclusion du gouvernement ne l'a pas tellement éloignée de la politique qu'elle en ignore les secrets ; au contraire, elle semble les connaître comme un vieux diplomate. Elle l'a tellement pénétré, qu'elle en a la plus mauvaise opinion comme tous ceux qui y ont été beaucoup mêlé. Elle est très amère sur ce sujet :

La foule est comme la mer : elle vous porte et elle vous engloutit selon le vent.

Oyez le terrible coup qu'elle porte aux femmes qui se fourvoient dans la politique : on dirait qu'elle a ici pensé à Louise Michel :

Les femmes qui se mêlent de politique sont des poules qui se font vautours.

La haute politique se compose de petites choses formant des échelons pour monter.

La politique ressemble au désert : un coup de vent forme une montagne énorme et les mirages y sont fréquents et dangereux.

D'une phrase, elle fait voir la raison qui rend les cours si ennuyeuses :

La contradiction anime la conversation : voilà pourquoi les cours sont si ennuyeuses.

La bêtise se met au premier rang pour être vue ; l'intelligence se met en arrière pour voir.

Voici maintenant quelques pensées sur différents sujets :

Un être borné ne dit jamais : "je suis une bête." La timidité naturelle lui fait craindre d'avoir raison.

Vous ne pouvez être spirituel que lorsque ceux qui vous entourent le sont aussi. Le coq a beau chanter aux canards, ils ne l'entendent pas.

La connaissance du monde et de la mer se gagne dans la tempête, mais dans les yeux du marin, on voit le reflet de la mort qu'il a souvent bravée.

A méditer la pensée que l'on va lire. Quel excellent conseil elle porte aux grands hommes, qui le sont surtout pour eux-mêmes :

Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres.

Dans celles qui suivent, elle résume d'une façon concise et élocuente la ligne de conduite à suivre :

Il n'y a qu'un bonheur : Le devoir.
Il n'y a qu'une consolation : Le travail.
Il n'y a qu'une jouissance : Le beau.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais ce travail nous entraînerait trop loin. Nous en avons mis assez sous les yeux de nos lecteurs pour montrer que l'auteur des *Pensées* porte une couronne littéraire qui brille d'un éclat plus vif et plus durable que son diadème de reine de Roumanie.

A.-D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE, 5 Février 1882.

Nous avons dit adieu hier aux derniers vestiges de l'hiver. La bordée de neige qui nous enveloppait à notre départ de Washington, n'avait guère dépassé la frontière de la Virginie. A mesure que nous descendons vers le sud, la température s'adoucit sensiblement. Dans la Caroline du Nord, à peine quelques traces de neige dans les sillons et sur les talus de la voie ferrée. Un coup d'œil sur Richmond, sur Wilmington, en face de l'océan, sur Charleston et sur Savannah, et nous voici aux confins de la Georgie. L'aspect de ces vastes contrées est partout à peu près le même : immenses plaines ombragées de forêts de pins, d'une espèce différente des nôtres, entrecoupées çà et là de savanes ou de prairies ouvertes à la culture du maïs, du coton et de cet excellent tabac de la Virginie et des Carolines, dont l'arôme chatouille si agréablement l'odorat des fumeurs ; dans les éclaircies des grands bois, quelques cases de nègres construites à la manière des *log-houses* de nos *squatters*, et d'où s'échappe une légère colonne de fumée ; de temps en temps un village gai et propre dont la silhouette se dessine en relief sur le bleu du ciel et sur le fond des hautes futaies qui l'encadrent ; à chaque station une nuée de noirs et de mulâtres, flâneurs et loquaces, toujours prêts à rire comme pour montrer l'émail immaculé de leurs dents. Parmi ces groupes, les blancs font l'exception ; évidemment ces états, aussi bien que la Louisiane, marchent vers l'africanisation. Ajoutez à ce tableau de riches habitations de planteurs, à double étage, avec leurs larges galeries couvertes, leurs gracieuses verandas, où s'étalent des plantes exotiques et d'où pendent des festons de lierre, de vigne et d'autres plantes grimpances ; faites circuler autour de ces somptueuses demeures leurs fiers et nonchalants propriétaires avec tout un peuple d'esclaves, devenus d'insolents serviteurs, et vous aurez une vue à vol d'oiseau de ces quatre états de l'Union que nous